

A propos de l'erreur en traduction / Michel Ballard. —  
Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 5  
(1999), pp. 51-65.

I. Traducteurs. II. linguistique. III. Traduction.

PER L1037 / FL70592P

## À PROPOS DE L'ERREUR EN TRADUCTION

*Michel BALLARD*  
*Université d'Artois*

J'ai eu l'occasion récemment d'envoyer pour lecture à une personnalité extérieure un manuscrit que l'on m'avait proposé pour publication aux Presses de l'Université. Lorsque le rapport m'est parvenu il laissait paraître, entre autres, des réticences concernant le fait que l'un des articles comportait des analyses d'erreurs et donnait ainsi une vision un peu négative de la traduction, et que cela ne se fait plus! Cette remarque m'a fait penser à une déclaration de Marianne Lederer concernant l'(in)utilité d'étudier l'erreur:

La traduction est une activité. On ne saurait théoriser valablement sur une activité si celle-ci n'est pas réussie. Le cyclisme, la nage sont également des activités. On ne tirerait aucune conclusion théorique valable sur le cyclisme en étudiant les gestes désordonnés d'un homme qui tombe de bicyclette, le phénomène de la nage en observant quelqu'un qui ne réussit pas à tenir la tête hors de l'eau. Si dans ces deux activités, la ligne de démarcation entre échec et seuil de réussite est nettement tracée, elle ne l'est pas dans le cas de la traduction. Or, il faut se fonder sur des traductions réussies pour expliquer le processus de la traduction sinon la théorie se trompe d'objet. (Lederer 1994: 49)

Ces deux déclarations concernant l'erreur en traduction nous renvoient en fait à tout un réseau de considérations et de réactions qui sont étroitement liées et que je voudrais d'abord exposer, à la fois pour dédramatiser la relation à l'erreur et montrer, par ailleurs, qu'elle est inévitable et peut même se révéler profitable.

Il est un fait que les traducteurs sont des gens particulièrement sensibles à la critique, Larbaud les qualifie de «gent irritable» et rend fort bien compte de cette susceptibilité dans la rubrique ainsi intitulée

de *Sous l'invocation* ( Larbaud 1946/1986: 106-110). Mais tout en reconnaissant que cette irritabilité est tout autant l'indice d'un amour-propre bien naturel que d'un amour du travail du bien fait et de la tâche que l'on accomplit, il en propose un «traitement» dans la rubrique suivante:

A vrai dire, la mutilation involontairement infligée par le traducteur n'a pas le caractère odieux de celles auxquelles se sont parfois abandonnés des traducteurs sectaires ou maniaques, honte et scandale de notre corporation: elle ne déshonore pas; [...] il est pénible de s'entendre dire, et de se voir démontrer, qu'on n'est pas un aussi habile ouvrier qu'on pensait l'être. Toutefois, ce n'est pas une raison pour en vouloir à ceux qui nous font connaître nos péchés, comme l'enfant qui tombe et qui voudrait battre la personne qui l'aide à se relever. Ne remercierions-nous pas l'homme qui nous ferait observer une erreur que nous aurions commise à notre détriment dans un compte d'argent? Mettrons-nous le texte que nous servons, au-dessous de nos comptes de ménage? (Larbaud 1946/1986: 112)

Larbaud tente de dédramatiser la situation en montrant qu'une erreur occasionnelle, n'a rien de déshonorant, et que la signaler au traducteur c'est lui rendre service, il devrait donc être reconnaissant envers celui qui lui fait ce genre de remarque, puisqu'il lui permet d'améliorer sa performance. En tant que traductologue, ma position est différente: l'erreur m'intéresse comme production du traducteur, aspect plus ou moins limité mais inévitable de son travail. Je ne prétends pas avoir, comme Larbaud, une action bonificatrice sur le traducteur (peut-être décédé d'ailleurs) dont j'étudie le texte, je n'escompte surtout pas sa reconnaissance et je me doute bien que je vais l'agacer, et pourtant j'aimerais qu'il comprenne que je ne lui veux pas de mal. Je m'intéresse à cette production de manière clinique en tant que manifestation d'un processus dont j'essaie d'étudier le fonctionnement. Or comme le disait ci-dessus Marianne Lederer à propos de la bicyclette et de la natation: «Si dans ces deux activités, la ligne de démarcation entre échec et seuil de réussite est nettement tracée, elle ne l'est pas dans le cas de la traduction.» ( Lederer 1994: 49), c'est la raison pour laquelle, ajouterai-je, parce que l'objet d'étude est flou, qu'il ne faut pas oublier d'inclure ces marges où la traduction est, ou semble parfois, inaccomplie. Ceci d'ailleurs suppose une redéfinition de la notion d'erreur, du moins en partie, car, pour un

certain nombre de points (nous pourrions en exclure, par exemple certaines erreurs grossières d'interprétation) selon l'option de traduction que l'on aura adoptée, ce qui sera erreur pour les uns sera juste pour les autres: quelqu'un qui prône la traduction libre passera allègrement sur certains détails, alors que celui qui prône le respect des formes de départ prêtera plus attention aux «détails».

L'un des temps forts de cette dramatisation de l'erreur fut sans doute la publication de la *Défense et illustration de la langue française*, où Du Bellay jette l'anathème sur les mauvais traducteurs:

Mais que dirai-je d'aucuns, vraiment mieux dignes d'être appelés traditeurs que traducteurs? vu qu'ils trahissent ceux qu'ils entreprennent d'exposer, les frustrant de leur gloire, et par même moyen séduisent les lecteurs ignorants, leur montrant le blanc pour le noir; [etc....]. (Du Bellay 1549/1967: 213)

Cette déclaration avait, en partie, une justification historique, puisqu'elle venait dénoncer les pratiques de certains traducteurs qui traduisaient les langues anciennes sans trop les connaître; par ailleurs, on pourrait répondre à la critique de Du Bellay que certains de ces individus étaient des pionniers et qu'ils ont permis, à l'époque, de découvrir et de préserver certains textes. De toute façon, les traducteurs «amateurs» sont de toutes les époques, de même qu'il y a des «amateurs» dans toutes les professions, et il convient d'en parler ne serait-ce que pour élaborer la déontologie de la pratique, avec toutes les nuances que cela requiert. On peut fort bien imaginer qu'un texte soit aménagé pour toutes sortes de raisons, mais il convient de le dire clairement en tête de l'ouvrage, et il appartiendra alors à un genre connexe de la traduction qui est l'adaptation.

Le caractère néfaste de la déclaration de Du Bellay fut qu'elle diabolisait ou rabaisait l'activité de traduction en estimant qu'elle était, de toute façon impossible, et ne pouvait être «au mieux» qu'une dégradation de l'original, d'où ce florilège négatif des métaphores de la traduction qu'a connu notre histoire (tapis retourné pour Cervantès, monnaie de cuivre remplaçant une pièce d'or pour Montesquieu, etc.). Mounin a fort bien résumé cette argumentation spécieuse au début de ses *Belles Infidèles*: «Tous les arguments contre la traduction se résument en un seul: elle n'est pas l'original.» (Mounin 1955/1994: 13).

C'est cette notion d'altérité que la traductologie se doit d'explorer: il est communément admis aujourd'hui que le texte traduit est différent de l'original, il ne peut pas, à mon sens, être n'importe quoi. Il ne s'agit pas d'imposer des règles, mais d'intégrer dans l'observation de la traduction et dans la réflexion sur cette pratique la relation naturelle que le texte traduit entretient avec l'original. Il nous faut pour cela nous interroger sur les formes que prend la différence comme manifestation de la préservation ou de l'errance:

Le texte à traduire peut nous paraître spécieux, entaché d'erreurs de jugement et d'idées fausses, mais en tant que texte à traduire, d'édifice» verbal ayant un sens précis, il est vérité, et le déformer ou le mutiler, c'est offenser la vérité. (Larbaud 1946/1986: 112)

Faut-il dire que le texte de Larbaud a vieilli? Certains théoriciens (et je pense être de ceux-là) font aujourd'hui intervenir les problèmes liés à la lecture et à la construction du sens, et disons que pour eux il y a peut-être moins de certitude quant à la précision du sens; la réflexion sur la traduction rejoint très nettement l'herméneutique, mais l'exigence fondamentale de respect du texte de départ demeure, c'est la raison pour laquelle nous devons nous pencher sur les notions de paraphrase et de reformulation avec tout ce qu'elles impliquent d'écart, d'éloignement, d'errement et même d'erreur. C'est pour tenter de démêler ces notions liées à des actes de reproduction de formes porteuses de sens qu'il faut observer et commenter l'unité de traduction que constitue une équivalence posée entre un fragment de l'original et un fragment de texte traduit. Pour illustrer mon propos je vais exposer quelques phénomènes observables au niveau de certains écarts liés à la lecture du texte mais aussi, comme c'est souvent le cas en traduction, à sa réécriture. Mon objectif est didactique puisqu'il vise à éclairer, du moins je l'espère, les étudiants sur un acte qu'on leur demande de pratiquer, mais ma démarche est réflexive (elle s'efforce d'identifier et d'analyser des problèmes) et en tant que telle elle participe à une entreprise plus générale de théorisation sur la traduction.

Certains traductologues, comme Vinay et Darbelnet, estiment que le traducteur part du sens:

Le traducteur, répétons-le, part du sens et effectue toutes ses opérations de transfert à l'intérieur du domaine sémantique. (Vinay et Darbelnet [1958] 1966: 37).

C'est une erreur de poser une déclaration de ce genre parmi les prémisses d'une théorisation ou d'une réflexion sur la traduction pour la bonne raison que si le traducteur partait du sens, il ne commettrait pas de faux sens. Le traducteur ne part pas du sens, il part d'un texte constitué de formes signifiantes qu'il doit d'abord lire au sens de percevoir et dont il fait une interprétation afin de construire un sens qui sera le sens qu'il attribue au texte et qui pourra différer plus ou moins de l'intention de l'auteur et de l'interprétation d'autres lecteurs. Même s'il ne faut pas exagérer les variantes auxquelles peut donner lieu un texte (leur nombre excessif exclurait la possibilité de toute communication stable) il est bon de savoir (et d'admettre) qu'elles existent même lorsque pour l'ensemble du texte on a abouti à une sorte de sens global communément acceptable par un groupe donné.

La traduction est donc d'abord une lecture, un acte que l'on peut analyser et explorer à deux niveaux: celui de la perception des formes et celui de leur interprétation. Bien qu'il soit difficile de toujours distinguer nettement ces deux degrés d'intervention du traducteur, on peut estimer que certaines productions se rattachent à l'un plutôt qu'à l'autre. Ce sont donc surtout quelques aspects du premier axe que je vais explorer ici en liaison avec quelques problèmes connexes liés à la différence de concentration et faisant intervenir des pratiques assimilables à des débordements de créativité au stade de la réécriture. Le domaine que nous examinerons se situe aux bords extrêmes de l'ajout et du retranchement, dilemme auquel sont souvent confrontés les débutants, il s'agit donc d'éclairer leurs choix par une référence raisonnée à des pratiques antérieures.

En principe, un bon traducteur doit s'efforcer de préserver le sens du texte qu'il traduit et pour cela il doit faire attention à ne rien ajouter et à ne rien retrancher qui puisse altérer le sens, or la pratique et l'observation de la traduction nous enseignent que l'on est sans cesse amené à faire varier la concentration du texte d'arrivée par rapport à l'original. Peut-on tracer des limites entre le possible, le souhaitable, le nécessaire et le répréhensible? C'est un examen que nous mènerons autour des deux axes de l'omission et de l'ajout.

**L'OMISSION.** Ce terme n'est pas pris ici avec une valeur connotée où interviendrait un jugement de valeur ou un jugement

éthique mais comme manifestation d'une absence dans le texte d'arrivée par rapport à une présence dans le texte de départ. Voici un **exemple d'omission**:

*It was curious that he seemed not merely to have lost the power of expressing himself, but even to have forgotten what it was that he had originally intended to say. (Orwell 1949/1961: 10)*

Winston semblait non seulement avoir perdu le pouvoir de s'exprimer mais avoir même oublié ce qu'il avait d'abord eu l'intention de dire. (Audiberti 1950/1972: 19)

Il y a non-translation de 'it was curious', ce n'est pas une omission qui affecte gravement le sens mais elle l'affecte quand même car elle efface le point de vue du narrateur. Proposition:

**Chose curieuse/étrange**, Winston semblait non seulement avoir perdu la capacité de s'exprimer mais aussi le souvenir même de ce qu'il voulait dire.

Le terme omission est hyperonymique et exprime davantage le point de vue du traductologue/de l'observateur qui constate, en comparant l'original avec la traduction, que celle-ci semble offrir un manque. A partir du moment où l'on s'interroge sur le comportement du traducteur on va faire intervenir le caractère délibéré ou non de l'omission. Si l'omission est involontaire, il s'agit d'un **oubli**; si elle est volontaire, il s'agit d'une **suppression**. Dans la mesure où il effectue ses travaux sur du déjà-traduit, le **traductologue va avoir tendance à opérer la distinction entre oubli et suppression sur des critères de longueur et de difficulté**:

1. **l'oubli** sera attribué à des omissions brèves, ponctuelles, concernant des termes courants, faciles à interpréter, à propos desquels on pourra dire que le traducteur a péché, non par ignorance (ou par refus d'entreprendre une recherche au niveau de l'expression), c'est évident, mais par inattention. En voici un exemple:

*Winston had never been inside the Ministry of Love, nor within half a kilometre of it. (Orwell 1949/1961: 7)*

Winston n'y était jamais entré et ne s'en était jamais trouvé à moins d'un **kilomètre**. (Audiberti 1950/1972: 15)

Cette non-lecture de «*half*» crée une erreur sur la distance qui est de l'ordre du faux-sens, mais il est clair qu'on ne saurait l'imputer à une méconnaissance de la langue... Proposition de traduction:

Winston n'y était jamais entré et ne s'en était jamais trouvé à moins de **cinq cent mètres**.

2. **la suppression** est un acte volontaire, on l'attribuera, selon le cas,
- au désir du traducteur de se débarrasser d'un élément gênant ou qu'il estime superflu, ou à propos duquel il a reçu des consignes d'allègement.
  - à son souci d'alléger le texte pour des raisons d'ordre stylistique.

On pourra donc distinguer entre la suppression justifiée et la suppression injustifiée.

**a - la suppression injustifiée:**

*When I came home to West Egg that night I was afraid for a moment that my house was on fire. Two o' clock and the whole corner of the peninsula was blazing with light, which fell unreal **on the shrubbery and made thin elongating glints upon the roadside wires.** (F. S. Fitzgerald 1926/1963: 88)*

Quand je rentrai cette nuit-là à West Egg, je craignis un moment que ma maison ne fût en feu. Deux heures, et la pointe entière de la péninsule flamboyait d'une lueur qui tombait, irréaliste, sur les fils **télégraphiques**. (Llona 1946/1985:111)

Llona ne traduit pas: «*on the shrubbery and made thin elongating lights*» ainsi que: «*roadside*»; le segment relève de la suppression pure et simple; le mot par contre relève de l'interprétation. Michel Viel donne une traduction plus fidèle: il traduit la totalité du segment et fournit une traduction plus prudente de «*roadside*»:

Quand je rentrai à West Egg ce soir-là, j'eus l'impression, l'espace d'un moment, que ma maison était en feu. Il était deux heures du matin, et tout ce coin de la péninsule flamboyait d'une lumière qui tombait de manière irréaliste sur les **bosquets, et faisait de minces reflets allongés** sur les fils **télégraphiques du bord de la route**. (Viel 1991: 77)

**b - la suppression justifiée** est une opération de traduction que l'on appelle aussi effacement, en voici un exemple:



*The Ministry of Truth - Minitrue, in Newspeak - was startlingly different from any other object in sight. It was an enormous pyramidal structure of glittering white concrete, soaring up, terrace after terrace, 300 metres into the air. From where Winston stood it was just possible to read, picked out on its **white face** in elegant lettering, the three slogans of the Party [...]* (Orwell 1949/1961: 7)

Le ministère de la Vérité - Miniver, en novlangue - frappait par sa différence avec les objets environnants. C'était une gigantesque construction pyramidale de béton d'un **blanc** éclatant. Elle étageait ses terrasses jusqu'à trois cents mètres de hauteur. De son poste d'observation, Winston pouvait encore déchiffrer sur la **façade** l'inscription artistique des trois slogans du Parti [...] (A. Audiberti 1950/1972: 14-15)

Lors d'un commentaire de traduction de ce passage, un étudiant a cru prendre le traducteur en défaut en faisant remarquer que «*white*» n'avait pas été traduit dans le syntagme «*white face*». A quoi je lui ai fait remarquer que cette soi-disante omission pouvait être interprétée de façon positive comme un **souci d'éviter une répétition** du terme «déjà» mentionné deux lignes plus haut en liaison avec le béton «*white concrete*». Mais, diront certains, si l'auteur a répété le terme, pourquoi ne pas le faire dans la traduction? Comme on le voit, un simple «détail» comme celui-là relance l'éternel débat de la traduction: selon l'original ou selon le discours d'arrivée?

**L'AJOUT** peut revêtir diverses formes:

1. Il peut être la manifestation d'une **lecture (ou projection) d'un signe absent**, qui génère un contresens:

[Syme pose une question à Winston]

*'Do you know that Newspeak is the only language in the world whose vocabulary gets smaller every year?'*

*Winston **did know** that, of course. He smiled, sympathetically he hoped, not trusting himself to speak. (Orwell 1949/1961: 45)*

«Savez-vous que le novlangue est la seule langue dont le vocabulaire diminue chaque année?»

Winston l'ignorait, naturellement. Il sourit avec sympathie, du moins il l'espérait, car il n'osait se risquer à parler. (Audiberti 1950/1972: 79)

La traduction de 'did know' par «ignorait» est un contresens, mais celui-ci ne saurait être attribué à une ignorance du traducteur (les éléments impliqués sont élémentaires) mais à une étourderie, une lecture globale de 'did know' en 'did not know' en raison sans doute de la plus grande fréquence d'occurrence de la négation que de l'emphase. On pourrait traduire par: «Winston le savait bien».

## 2. Certains ajouts, qui sont permis par le contexte, sont en fait des ajouts personnels non motivés par la syntaxe ou la morpho-syntaxe de la L.A.

Par, exemple à la fin de 1984:

*At each stage of his imprisonment he had known, or seemed to know, whereabouts he was in the windowless building. (Orwell 1949/1961: 227)*

A chaque étape de sa détention, Winston avait su ou cru savoir, dans quelle région de l'énorme édifice sans fenêtres il se trouvait. (Audiberti 1950/1972: 397)

Il y a là une **volonté**, consciente ou inconsciente, de la part du traducteur **de dramatiser la situation**, peut-être en liaison avec l'utilisation de l'expression: «dans quelle région» qui suppose un grand espace. **Le traducteur utilise donc un élément du contexte large pour l'explicitier à des fins de dramatisation**. On peut dire que là intervient vraiment **la subjectivité du traducteur**, son intervention comme co-écrivain du texte d'arrivée.

3. Certains ajouts trahissent le souci de trop expliciter un élément, qui de toute façon sera explicité dans la suite du texte, et qui n'est de toute évidence pas plus explicite pour le lecteur de départ. Par exemple, au début de *Three Men in a Boat*, on a la phrase suivante:

*There were four of us - George, and William-Samuel Harris, and myself, and Montmorency. (J.K. Jerome: 7)*

Nous étions quatre: Georges, William-Samuel Harris, moi-même, et Montmorency, **mon fox-terrier**. (D. Serval: 5)

Le traducteur éprouve le besoin, tout à fait personnel, de spécifier d'emblée que «Montmorency» est un fox-terrier, chose que l'auteur ne fera qu'au chapitre suivant.

Cette étude de l'omission et de l'ajout sera enrichie par la

comparaison de plusieurs traductions d'un même texte, elle permet de montrer que l'exigence d'un rapport étroit au texte de départ n'est pas le fait du traductologue, d'un théoricien coupé de la pratique ou jouant les censeurs, mais des professionnels eux-mêmes, qui trouvent dans la pratique le moyen de rester en contact avec le texte, de maîtriser leurs pulsions d'écrivains. J'ai pris pour l'illustrer deux traductions de *L'étranger* de Camus: celle de Gilbert et celle de Laredo. Stuart Gilbert appartient, toutes proportions gardées à l'espèce des traducteurs dits libres, Laredo est beaucoup plus soucieux de conserver une relation étroite avec l'original.

**L'omission** est rare chez Gilbert, sans doute parce que le traducteur, même libre, craint toujours de perdre. On en trouve un exemple dans la description de la morgue:

Elle était meublée de chaises et de chevalets **en forme de X**. (Camus: 11)

que Gilbert traduit:

*The furniture consisted of some chairs and trestles.* (Gilbert: 16)

certains argueront du fait qu'il s'agit d'un élément redondant par rapport à chevalet, il n'empêche qu'il est là dans le texte de Camus, et Laredo préserve cet élément:

*The furniture consisted of some chairs and some **cross-shaped** trestles.* (Laredo: 12)

C'est plutôt au niveau de l'**ajout** qu'intervient la créativité du traducteur par rapport à l'original. Par exemple, là où Camus écrit:

J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit «Ce n'est pas de ma faute.» Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. (Camus: 7)

Gilbert traduit:

I have fixed up with my employer for two day's leave; obviously, under the circumstances, he couldn't refuse. Still, I had an idea he looked annoyed, and I said, **without thinking**: 'Sorry, sir, but it's not my fault, **you know**.'

Afterwards it struck me I needn't have said that. (Gilbert: 13)

Le premier ajout tient de l'inférence, certains estimeront qu'il est

implicite/ou potentiel dans le comportement du personnage, mais il convient de souligner que les paroles attribuées à Meursault ne sont pas dans le texte de l'original et que leur insertion n'est pas nécessaire pour la qualité de la traduction. Le second ajout pourrait être défendu en faisant intervenir la notion d'idiomatisme, mais de même: est-ce nécessaire en l'occurrence? Par contre - s'agit-il d'une compensation? - Gilbert ne traduit pas la phrase: «Il n'a pas répondu». Laredo produit une traduction beaucoup plus maîtrisée:

*I asked my boss for two days off and he couldn't refuse under the circumstances. But he didn't seem pleased. I even said, 'It's not my fault.' He didn't answer. Then I thought maybe I shouldn't have said that. (Laredo: 9)*

Voici quelques autres exemples d'ajouts indus observables chez Gilbert. Décrivant le Directeur de l'asile, Meursault dit:

Il a consulté un dossier et m'a dit: [...] (Camus:9)

que Gilbert traduit:

*After that he consulted a register on his table, and said: [...]*  
(Gilbert:14)

Or, rien n'indique que le dossier est sur la table, il y a dans l'original une imprécision qu'il est préférable de préserver, et c'est ce que fait Laredo:

*He consulted a file and told me, (Laredo: 10)*

Dans la morgue, le concierge propose à Meursault de dévisser le couvercle du cercueil pour qu'il puisse voir sa mère une dernière fois:

Il s'approchait de la bière quand je l'ai arrêté. Il m'a dit: «Vous ne voulez pas?» J'ai répondu: «Non.» Il s'est interrompu et j'étais gêné parce que je sentais que je n'aurais pas dû dire cela. (Camus: 12)

Gilbert traduit ainsi:

*While he was going up to the coffin I told him not to trouble.*  
*'Eh?What's That?he exclaimed.'You don't want me to...?*  
*'No,'I said.*

*He put back the screwdriver in his pocket and stared at me. I realized then that I shouldn't have said 'no',and it made me rather embarrassed. (Gilbert: 16)*

pratiquant un ajout totalement gratuit et inutile, que Laredo se garde bien d'effectuer:

*He was just going up to the coffin when I stopped him. He said, 'Don't you want to?' I answered, 'No.' He didn't say anything and I was embarrassed because I felt I shouldn't have said that. (Laredo: 12)*

Au chapitre trois, à midi lorsqu'ils quittent le bureau, Meursault et Emmanuel courent après un camion et finalement parviennent à le rattraper et à y sauter:

Nous étions hors de souffle, le camion sautait sur les pavés inégaux du quai, au milieu de la poussière et du soleil. Emmanuel riait à perdre haleine. (Camus 1942: 40)

Gilbert altère le texte de deux manières: tout d'abord, il efface plusieurs compléments de lieu: 'du quai', 'au milieu de la poussière et du soleil'; et deuxièmement, il met dans la bouche d'Emmanuel une remarque dont il n'y a aucune trace dans l' original:

*We were both out of breath and the bumps of the truck on the roughly laid cobbles made things worse. Emmanuel chuckled, **and panted in my ear, 'We've made it!'** (Gilbert: 33-34)*

Laredo, toujours plus mesuré reste plus près de l'original:

*We were both out of breath and the lorry was jumping about in the sun and the dust on the rough cobbles of the quayside. Emmanuel was laughing so much he could hardly breathe. (Laredo: 30)*

Il est bien évident que la comparaison de ces deux traductions laisse paraître, outre des différences de tempéraments chez les traducteurs, la trace d' une influence et d'une évolution récente vers un contrôle plus ferme de la subjectivité et de la tendance à laisser le texte traduit foisonner.

## CONCLUSIONS:

La traductologie a été définie par Brian Harris comme l'étude scientifique de la traduction. Or une étude scientifique s'accorde mal d'occultations et de complaisances; de même qu'il serait dangereux d'en exclure le jugement, même si nous savons que celui-ci se doit d'être mesuré et porté avec circonspection. Traitant de la traduction

comme d'une production humaine, j'ai besoin de faire état tout autant des réussites que des échecs, même si je sais que mon jugement est relatif et parce que le contexte de production de la traduction me demande d'estimer que telle ou telle production est acceptable.

Pour reprendre l'argumentation de Marianne Lederer, je dirai qu'il est certes souhaitable de théoriser à partir de bonnes traductions mais dans la mesure où cette notion de qualité est malgré tout, il faut bien la reconnaître, parfois flottante, il convient d'intégrer dans la théorisation les productions les plus diverses, en s'efforçant, quand même, de les soumettre à une analyse qui fait intervenir des critères reposant sur une estimation de la portée des formes et qui donc implique le jugement. Le traducteur travaille sur des ensembles de formes dont il doit gérer l'écart dans l'équivalence, il s'agit que cet écart ne devienne pas un errement. Il est donc souhaitable d'essayer de se donner les moyens de faire la part entre les écarts nécessaires ou souhaitables et les écarts inutiles ou nuisibles. Enfin il me semble que la traductologie, n'en déplaise à certains, ne peut rester hors de l'action ou de la pratique, parce que précisément la traduction est action, prise de décisions, jugements, choix, c'est la raison pour laquelle il faut intégrer l'errement, ou ce qui apparaît comme tel, pour le sonder, le comprendre, l'éclairer peut-être.

## BIBLIOGRAPHIE

### Références

- BACHET de MEZIRIAC Claude-Gaspar, *De la traduction* (1635), introduction et bibliographie de M. Ballard, Arras, Artois Presses Université, 1998.
- BALLARD Michel, *Le Commentaire de traduction anglaise*, Paris, Nathan, (Collection «128»), 1992.
- DU BELLAY, Joachim, "La défense et Illustration de la Langue Française", 1549, in: "*Les Regrets*" précédé de *Les Antiquités de Rome et suivi de La défense et Illustration de la Langue Française*, Préface de Jacques Borel, édition établie par S. de Sacy, Paris, Gallimard 1967.
- HARRIS Brian, «What I really meant by 'Translatology'», T.T.R., vol. 1, n° 2, 2è semestre 1988, pp. 91-96.
- LARBAUD Valery (1946), *Sous l'invocation de saint-Jérôme*, réimpression, Paris, Gallimard, 1986.
- LEDERER Marianne, *La traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*, Paris, Hachette, 1994.
- MOUNIN Georges, *Les Belles Infidèles*, réédition (1955) Lille, P.U.L. («Etude de la traduction»), 1994.
- STEINER George, *After Babel. Aspects of Language and Translation*, Oxford, O.U.P., 1975.
- *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, traduction française de Lucienne Lotringer, Paris, Albin Michel, 1978.
- VINAY Jean-Paul et DARBELNET Jean, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, (1958) Paris, Didier, 1966.

### Corpus

- CAMUS Albert, *L'étranger*, (1942) Paris, Gallimard, 1957.

- CAMUS Albert, *The Outsider*, translated by Stuart Gilbert (1946), Harmondsworth, Penguin, 1966.
- CAMUS Albert, *The Outsider*, translated by Joseph Laredo (1982), Harmondsworth, Penguin, 1985.
- FITZGERALD F. Scott, *The Great Gatsby*, [1926] Harmondsworth, Penguin, 1963.
- FITZGERALD F. Scott, *Gatsby le Magnifique*, traduction de Victor Llona [1946], Paris, Grasset (livre de poche), 1985.
- FITZGERALD F. Scott, *Gatsby le Magnifique*, traduction de Michel Viel, Lausanne, l'Age d'Homme, 1991.
- JEROME Jerome K., *Three Men in a Boat* (1889), Harmondsworth, Penguin, 1960.
- JEROME Jerome K., *Trois hommes dans un bateau*, traduit de l'anglais par Déodat Serval (1964), Paris, Presses Pocket, 1981.
- ORWELL, George, *Nineteen Eighty-four* (1949), Harmondsworth, Penguin, 1961.
- ORWELL, *1984*, traduction d'Amélie Audiberti (1950), Paris, Gallimard (Folio), 1972.